

Trop d'histoire et pas assez de géographie !

L'histoire de la nation arménienne est marquée par sa situation géographique : passage obligé entre Asie et Europe, carrefour stratégique entre les aires d'influence culturelles, religieuses et politiques rivales d'Orient et d'Occident, les terres arméniennes ont été un champ de bataille perpétuel des empires de la région. La nation arménienne connaît des phases successives d'indépendance et de dépendance, d'unification et de morcellement, de partages.

Depuis la chute de l'Arménie Cilicienne au XIV^e siècle en raison notamment de l'échec des royaumes des Croisés, les régions arméniennes vont être divisées en deux grandes zones géographiques : l'Arménie Occidentale, sous domination ottomane, et l'Arménie Orientale, sous domination perse et russe. La partie orientale est entièrement annexée par la Russie tsariste au début du XIX^e siècle. Pendant cette période, la vie culturelle et artistique du peuple arménien s'organise en grande partie à Constantinople (Istanbul) et Tiflis (actuelle Tbilissi).

C'est le 24 avril 1915 que démarre dans l'Empire Ottoman déliquescents ce qui reste dans les mémoires arméniennes comme « La Grande Catastrophe ». En une nuit, l'élite de la communauté arménienne d'Istanbul est décimée : 650 personnes sont arrêtées, déportées et assassinées. Orchestrés par le gouvernement turc en 1915 et 1916, les massacres feront entre 800 000 (chiffre reconnu par le ministère de l'Intérieur turc en 1919) et 1,5 millions de morts. Les rescapés s'enfuient alors vers le Caucase, l'Iran, les Balkans ou les provinces arabes.

La première république arménienne indépendante est proclamée le 28 mai 1918. « Monde de la montagne », lernachkar, les nouvelles frontières ne laissent plus à l'Arménie qu'une minuscule plaine, plaine de l'Ararat ou rive gauche de l'Araxe : un dixième de la superficie totale de l'Arménie historique. Cette indépendance est de courte durée : en 1920, le pays devient une République Soviétique.

L'Arménie accepte tant bien que mal la domination russe : « mieux vaut les Russes que les Turcs ». Toutefois, après presque 70 ans de communisme, l'Arménie est la première République à demander son indépendance, sur fond de dégradation des relations avec l'Azerbaïdjan voisin.

L'indépendance est déclarée en 1991. La région du Haut-Karabakh, majoritairement peuplée d'Arméniens mais administrée par l'Azerbaïdjan, déclare son indépendance dans la foulée. L'Arménie et l'Azerbaïdjan basculent dans la guerre. La victoire militaire de l'Arménie en 1993 débouche sur une situation géopolitique délicate : enclavée entre l'Azerbaïdjan à l'est, le Nakhitchevan azéri au sud ouest et la Turquie à l'ouest, l'Arménie doit faire face à un arrêt brutal de ses approvisionnements en matières premières et énergie. L'Arménie est exsangue.



août 2000

Au fond de la gorge d'Alaverdi, il y a encore des gens qui se souviennent : « il y avait un musicien, sur le plateau d'Odzoun, un chanteur hors pair ... avant, il jouait dans toute la région. Il ne doit pas avoir bougé ».

Bouger pour aller où ? Il suffit de voir le plateau, là-haut, face aux montagnes, avec cette petite route bordée de pruniers et les champs de blé couchés jusqu'à la gorge, cette large crevasse d'où on domine (de loin !) les immenses carcasses industrielles d'Alaverdi, et alors c'est une évidence : le plateau d'Odzoun, on n'a pas envie d'en bouger. Depuis 12 ans, depuis le tremblement de terre de 1988 et l'Indépendance de 1991, le conflit avec l'Azerbaïdjan et les hivers sans gaz ni électricité, ni eau, ni pétrole, sans argent, les frontières fermées, de toute façon, pas question d'espérer en bouger.

Samvel est toujours là.

Samvel, chef de tablée

La vodka est servie, la table est couverte d'assiettes, de *lavash*¹, *matsun*², tomates, concombres, viandes, mouton et porc, aubergines grillées, oignons. Fidèle aux tablées caucasiennes, abondance et générosité. Samvel est le chef de la tablée, *e tamada*, c'est à lui de porter le premier toast : *guénats* !, « sainté », en l'honneur d'*Odzoun* et de ses habitants, des femmes et des générations qui prendront la relève. *Guénats* !

On sort les instruments, Samvel son accordéon, Jiora son *duduk*, petit hautbois taillé dans de l'abricotier. C'est sa double anche et sa perce particulière qui donnent au *duduk* un timbre versatile, allant de sonorités rondes et chaudes à des sons plus plaintifs. C'est sans doute ce qui en fait l'instrument arménien par excellence, celui des grandes tablées joyeuses, celui aussi de la nostalgie et de tous les malheurs arméniens. On sort également le *dhol*, percussion en peau de chèvre le plus souvent joué par claquement de doigts.

La mélodie part au *duduk*, phrasé nasal légèrement feutré. Samvel tient la tonique à l'accordéon, suivant la technique ancestrale du *dam* (bourdon) traditionnellement tenue par le même instrument que le soliste. Le *dam* donne à Jiora une ligne tonale sur laquelle il peut constamment revenir après une série d'improvisations. Fruit d'un travail de longue haleine et d'une grande écoute mutuelle, Samvel et Jiora savent rendre le *duduk* et la voix parfaitement complémentaires et solidaires. C'est lorsque Jiora termine son phrasé que tout le visage de Samvel se tend : sa voix, puissante et virile, vibre du fond de la tablée.

Samvel chante surtout les compositions des derniers grands *goussans*. Celles de Djivani (1846-1909), Chéram (1857-1938), Méjinian (1916-1998), dernières figures de la tradition des bardes caucasiens qui suivaient les cours princiers des différents empires de la région : Royaume de Géorgie, Empires perse et ottoman. A l'origine, ces bardes chantaient les légendes arméniennes, notamment celle de Mouranée, Mère des Arméniens, et de son fils Guissané, dont le mot *goussan* est dérivé. A l'image de leur plus illustre représentant Sayat Nova (1712-1795), les *goussans* étaient empreints du cosmopolitisme de la région et compossait leurs vers en diverses langues. Leurs compositions étaient fortement influencées par les mughams de la tradition musicale perse et exploraient les registres délaissés par les liturgies chrétiennes : l'amour romantique, les chants philosophiques ou les récits épiques.

Samvel chante par ailleurs des chansons *Rabiz* (terme tiré de l'expression russe *rabolchéé isskousstvo*, l'art des travailleurs), style de musique apparu à l'époque soviétique. Très rapidement, ce terme a pris une connotation péjorative en désignant une certaine vulgarisation de la musique traditionnelle arménienne par l'utilisation d'instruments non arméniens comme l'accordéon, la clarinette ou le violon.

Les chants que reprend Samvel couvrent les grands thèmes universels de l'amour impossible, de l'amitié et du temps passé : en réalité des valeurs qui conviennent parfaitement aux atmosphères de tablées, aux larges gorgées de vodka, aux camarades de toute une vie qui se retrouvent le temps d'un repas. Les discours qui précèdent chaque tournée de vodka

¹ Pain arménien.

² Fromage blanc légèrement caillé.

peuvent, au premier abord, sembler formels mais le regard est si intense, la voix si franche et assumée qu'au bout du compte, on ne sait plus trop si c'est la vodka ou l'émotion qui vous prend la gorge et vous tord le ventre. Un halo de bonheur alcoolisé soude la tablée.

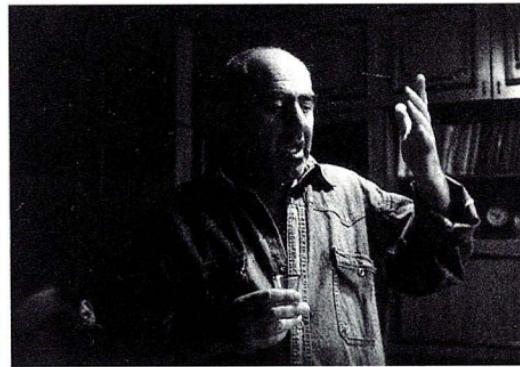
Samvel et Jiora : trente années de complicité

Samvel et Jiora sont inséparables depuis plus de 30 ans, et leur duo voix / *duduk* reconnaissable entre tous était de toutes les fêtes populaires de la région. Samvel est un autodidacte qui a trouvé en Jiora, à la fin des années 60, son mentor et son plus fidèle associé. Jiora bénéficiait déjà alors d'une grande renommée dans la région, pour avoir notamment été formé par le grand musicien Vatché Hovsepian (1925-1978).

Les voix chuchotent autour de la tablée. Samvel a sorti la boîte à chaussure, celle de toutes les photos, de tous les souvenirs. Les photos sépias de caramades des années 80, pantalons de velours et accordéon en bandoulière. Photos des tournées en URSS lorsque Samvel et Jiora étaient invités pour accompagner des mariages à Odessa, à Leningrad, à Kiev ou à Tashkent : la grande époque.

L'époque où les gens organisaient des fêtes tout le temps, à tel point que les musiciens étaient débordés on en arrivait même à reporter des anniversaires le temps de trouver un groupe ! Les musiciens ne négociaient alors pas de cachet, car tous les convives venaient glisser de l'argent dans leurs poches ou sous leur chapeau, c'était même une fierté sociale pour qui offrait ostensiblement le plus d'argent.

Les photos circulent lentement, les commentaires se font par petits groupes, toujours à voix basse ; et parfois des souvenirs plus intenses encore, une fête syndicale ou un mariage presque oubliés. Tout le monde s'exclame alors autour de la table. D'autres photos passent. Photos de l'époque où Samvel était directeur de la Maison de la Culture d'*Odzoun*, entre 1979 et 1984. Élément soviétique par excellence : une Maison de la Culture dans chaque village arménien, avec la volonté paradoxale de mettre en valeur la culture populaire nationale et d'en institutionnaliser le folklore. Photos d'enterrements aussi, lorsque les musiciens entourent la fosse et font pleurer leurs *duduk* et accordéon, reprenant ainsi le rôle des traditionnelles pleureuses, les *Lalikner*. Et après l'enterrement, la dernière tablée, le *Quélékh*, où l'on boit en souvenir du défunt.



D'autres photos. Celles, toutes celles, où Samvel et Jiora peuvent revoir ce musicien et ami azéri, Rafik Farsaliev, qui les a accompagnés pendant 20 ans, jusqu'au conflit tragique entre l'Arménie et l'Azerbaïdjan de 1991. On lui porte un toast, un noeud dans la voix. La vodka fait avaler. Ce n'est plus le temps des goussans, lorsque le Caucase de Sayat Nova était cosmopolite et qu'on chantait aussi bien en arménien, en géorgien qu'en perse. Ces photos ne sont pas des photos de jeunesse ; Samvel est encore jeune. Ce ne sont pas seulement des couleurs soviétiques qui auraient pris un charme sépia. C'est un trou de 15 ans. Une gorge aussi profonde que la vallée d'Alaverdi, qui laisse derrière elle l'époque soviétique, quand chacun avait une maison, de l'eau, de l'électricité sans compter, de l'argent, quand on allait régulièrement à Moscou, ou en vacances sur les bords de la Mer Noire, quand les musiciens vivaient de leur musique.

On ferme la boîte à chaussure.



août 2001 – Les enregistrements

Samvel Davtian, accordéon et voix. Jiora Garibian, duduk et clarinette.

Mher Davtian, dhol . Aram Maylian, dhol (plages 3 & 10 & 15).

Les enregistrements ont été réalisés chez Samvel, à Odzoun, les 5, 6 et 16 août 2001, en partie dans le cadre du tournage d'un film documentaire ('Mer Hairenik', réalisation Antoine Chaudagne, 2001).

1. Im Hasakas (« à mon âge »)

Gevord Manassian est l'auteur de cette romance très populaire en Arménie.

« à mon âge, j'ai de longues années derrière moi,
et chaque année a eu sa propre histoire,
chaque cheveu de ma tête blanchie a son plein d'émotions,
personne ne pourra rien contre la vieillesse.
Depuis mon enfance, j'ai fait beaucoup de chemin,
L'école, les études, et après surtout l'amour fou ...
Je ne veux pas vous ennuyer en vous racontant toutes mes
histoires,

Ne m'obligez pas à me rappeler ma vie et ma jeunesse, je
deviendrais fou ...

Je suis fier, je n'ai rien fait de mal dans ma vie,
j'ai vécu, et mon visage est marqué de rides,
Je ne regrette que les choses que je n'ai pas pu faire,
Mon cœur ne changera jamais, il est resté le même. »

2. Ashkharhes Me Panjara Ye (« le monde est une fenêtre »)

Cette œuvre, composée par le grand goussan Sayat Nova, a connu un véritable succès populaire. Elle est fréquemment chantée lors des tablées.

« Le monde est comme une fenêtre, mais je suis las de cette
fenêtre,
il tressaillerait, celui qui me verrait aujourd'hui,
je suis las du mal que m'ont fait les autres,
les jours anciens étaient meilleurs que ceux d'aujourd'hui,
mais je suis las aussi des jours passés,
on change tous, personne ne reste le même,
et je suis las de la musique et des chansons.
Etre riche n'a jamais été une valeur éternelle,
La richesse passe toujours de mains en mains,
Et à celui qui ne lui accorde pas trop d'importance,
La vie a toujours donné raison,

Car, comme disent les grands hommes, ce monde est éphémère
et personne

N'emportera sa fortune dans l'Autre Monde,
J'aimerais voler comme un oiseau,

Car je suis las aussi de tous ces lieux.
Sayat Nova a dit : Ma peine est immense,
Il n'y a plus de gloire,

Il ne me reste que ma douleur qui croît de jour en jour,
Je pleure, comme un chant de rossignol,

Les épines entourent ma rose, l'empêchant de s'épanouir,
Mais je suis las des roses aussi »

3. Improvisation à la clarinette

Danse de mariage improvisée.

4. Lousnyak guicher zov guicher (« fraîcheur nocturne ») Bardinere Khchechatsin (« bruissement des chênes »)

Namak Namak (« une lettre, une lettre »)

Ces trois chansons sont souvent chantées à la suite, dans une progression rythmique qui garantit de pousser les convives d'une tablée à la danse. La première chanson, probablement écrite en Géorgie par la minorité arménienne, est une chanson citadine d'amour galant. Elle retrace les pensées nocturnes d'un jeune homme pour sa promise. Bardinere Khchechatsin, sorte de « tango » arménien, a été composé sur les paroles de Géham Sarian, arménien d'Iran (1902-1976). L'auteur de la dernière est inconnu : sur une mesure 6/8, cette chanson énergique sonne les espoirs d'un jeune homme « qui recevra une lettre de son amoureuse ».

5. Improvisation au duduk

6. Dardzel em mut guicherva pes (« je suis comme la nuit sombre »)

Cette romance triste écrite par Nicol Galanterian (1881-1944) a acquis une très large réputation en Arménie et est désormais jouée à la plupart des enterrements.

7. Blague a cappella

Suite à des déboires dans son kholkhoze, un paysan est contraint de partir travailler à l'étranger. Père d'un enfant à son départ, l'homme est dubitatif quand il découvre qu'à son retour sa femme élève désormais 10 enfants !

Les blagues a cappella sont particulièrement populaires en Arménie. Elles ponctuent souvent les soirées autour des tablées.

8. Arsanik Arsanik (« Mariage, mariage »)

Cette chanson de mariage a été écrite par Alexey Ekimian (1928-1984), à la fois compositeur de musiques populaires et inspecteur de police à Moscou. Les paroles, écrites par Guarik Banelourian, constituent des conseils aux nouveaux mariés pour fonder une famille soudée et heureuse.

9. Improvisation au duduk

10. Danse au duduk

11. Anenker (« sans ami »)

Cette chanson, qui a été composée par Artem Méjinian (1913-1998) sur un poème de Hovhannes Chiraz (1914-1984), souligne l'absurdité d'une vie sans ami, ou sans amie.

« Sans ami, le monde est absurde.

A qui puis-je donc confier mes souffrances, sans ami ? »



12. Sarer, kaghatchem (« montagnes, je vous implore »)

La mélodie et les paroles de cette chanson d'enterrement ont été écrites par Goussan Chèram. Les paroles retracent l'histoire tragique d'un homme qui s'adresse aux montagnes arméniennes pour que sa fiancée lui soit rendue. Cette mélodie est souvent jouée en fin de soirée lors des fêtes et mariages, pour rendre hommage aux proches disparus.

13. Improvisation au duduk

14. Tamada

Chanson en l'honneur du chef de la tablée, celui qui préside les toasts, sert la vodka, oriente les débats et rythme le repas : le Tamada.

15. Im Hasakas – Bardinere Khchechatsin – Namak Namak

La deuxième version de ces trois chansons (cf. plages, tracks 1 & 4) a été enregistrée lors d'une fête chez Samvel.

« guénats ! pour Samvel, Jiora, Mher, Aram et leurs familles »

Antoine Chaudagne & Stéphanie Boyer

Photographies : Nicolas Berger - Antoine Chaudagne - collection privée de Samvel Davtian



10



11

Too much history and not enough geography!

Armenia's geographical situation has played an important part in its history. Situated between Asia and Europe, at a strategic point between the rival cultural, religious and political areas of influence of East and West, Armenia has been a constant battlefield. The Armenian nation has experienced successive phases of independence and dependence, unification and partition.

Following the fall of Cilician Armenia in the fourteenth century, the regions of Armenia were divided into two important geographical areas: Western Armenia, under Ottoman rule, and Eastern Armenia, under Persian and Russian domination. The eastern part was totally annexed by tsarist Russia at the beginning of the nineteenth century. During that period, the cultural and artistic life of the Armenian people was largely concentrated in Constantinople (Istanbul) and Tiflis (now Tbilisi, Georgia).

The greatest single disaster in the history of the Armenians came with the outbreak of the First World War. On the night of 24 April 1915, the elite of the Armenian community of Istanbul was decimated; six hundred and fifty persons were arrested, deported and murdered. The death toll of Armenians in the massacres orchestrated by the Turkish government in 1915 and 1916 is estimated at between eight hundred thousand (figure recognised by the Turkish Ministry of the Interior in 1919) and one and a half million. The survivors fled to the Caucasus, Iran, the Balkans and the Arab provinces. The first independent republic of Armenia was declared on 28 May 1918. Armenia was a 'mountain world' (lernachkhar), the new frontiers leaving it with just one very small plain on the left bank of the Araks river; it was a tenth of the area of historic Armenia. Its independence was short-lived, however: in 1920, it was proclaimed a Soviet republic.

Armenia put up with Russian domination : « better the Russians than the Turks ». Nevertheless, after almost seventy years of communism Armenia was the first Soviet republic to request independence, at a time of deteriorating relations with neighbouring Azerbaijan.

Independence was declared in 1991. The region of Nagorno-Karabakh, peopled mainly by Armenians but administered by Azerbaijan, declared its independence almost simultaneously. Conflict over Nagorno-Karabakh led to war with Azerbaijan. Armenia's military victory in 1993 led to a delicate geopolitical situation: forming an enclave bounded by Azerbaijan to the east, Nakhichevan (a republic in Azerbaijan) to the south-east, and Turkey to the west, Armenia found itself cut off from its main sources of energy and raw materials. Consequently it was bled white.

August 2000

In the Alaverdi gorge, some still remember: 'There used to be a musician up there on the Odzun plateau. An exceptional singer. He used to play all over the region. He won't have moved.'

Moved? To go where? You only have to see the plateau up there, facing the mountains, with the little road winding up to it, lined with plum trees, and the flattened wheatfields running down to the gorge, a broad crevasse, with a view down to the huge, derelict factories of Alaverdi far below. Who would want to move from Odzoun? In any case, for the past twelve years – since the earthquake of 1988, independence in 1991, war with Azerbaijan, winters without water, gas, oil, electricity or money, with the borders closed – even the hope of moving has been out of the question. Samvel was still there.

Samvel, leader of the gathering

Vodka has been served, and the table is laden with plates of lavash , matsuñ , tomatoes, cucumbers, meats (mutton and pork), grilled eggplants, onions... Abundance and generosity are the rule at Caucasian tables. Samvel, as tamada, leader of the table gathering, proposes the first toast: 'Genats!' (Cheers!) – to Odzun and its habitants, to its women and to the generations yet to come. Genats!

The musical instruments are brought out. Samvel takes up his accordion and Jiora his duduk, a small oboe made of apricot wood, with a warm, soft, slightly nasal timbre. The duduk, typical of Armenia, is ideal for expressing the country's two different faces: merry and expansive (the Armenia of the large, joyful table gatherings) or poignant and regretful (the Armenia of nostalgia, the result of all the misfortunes it has had to bear). And there is also the dhol, a double-headed cylindrical drum played with the fingers.

Nasal and slightly muffled, the duduk strikes up the melody. On the accordion (replacing the more traditional second duduk) Samvel holds a tonic drone called the dam, which helps Jiora to keep his bearings in his improvisations. The duduk and the voice are perfectly complementary and interdependent, the result of years of work and mutual attentiveness. As Jiora completes his phrase, Samvel's face grows tense. From the end of the table comes a strong, powerful, manly voice. Most of the pieces Samvel sings were composed by the last great gusanner of the nineteenth century: Sheram (1857-1938), Jivani (1846-1909) and Mejinian (1916-1998). They were the last figures of the great tradition of Caucasian bards who would follow the princely courts of the various empires in the region: the Kingdom of Georgia, the Persian and Ottoman Empires. The gusan was a professional singer of myths and epics, which included the legend of Muranéh (mother of the Armenians) and her son Gusaneh, from whose name the word gusan is said to have derived. Like their most illustrious representative, Sayat Nova (1712-1795), the gusanner were marked by the cosmopolitanism of the region and composed their verse in various languages. Their compositions, including love songs, philosophical pieces and epics, were strongly influenced by Persian musical traditions, particularly the mugamat (Persian maqâmat).



Samvel also sings a type of song known as *rabiz* (from the Russian 'rabocheeh iskustvo', 'the art of the workers'), which appeared during the Soviet period. The term soon took on a pejorative connotation, indicating a certain vulgarisation of traditional Armenian music by the use of non-Armenian instruments such as the accordion, clarinet or violin.

The songs Samvel sings cover the great universal themes of thwarted love, friendship and the passing of time: subjects perfectly suited to the convivial atmosphere of gatherings, around a table, of friends who have known each other all their lives. Each round of vodka is preceded by a speech. Samvel's gaze is so intense and his voice so clear and assured that, the vodka aiding, one's throat is gripped by emotion. The company is bound together in a halo of intoxicated happiness.

Samvel and Jiora: thirty years of friendship

Samvel and Jiora are inseparable. They have been close friends for more than thirty years, and their very distinctive duo, voice and duduk, has been heard at popular celebrations all over the region. Samvel, who is self-taught, met his mentor and most faithful associate, Jiora, in the late sixties. Jiora was already very well known in the region at that time, having trained in the workshops of the great musician Vacheh Hovsepian (1925-1978).

A whispering goes round the table. Samvel has brought out the shoebox, containing all the photographs, all the memories. Sepia photographs of friends of the eighties. Corduroy trousers, accordion slung across the shoulder, on tour in the USSR. The times when Samvel and Jiora were invited to accompany weddings in Odzun, Leningrad, Kiev or Tashkent: the good old days.

The days when there were celebrations all the time and the musicians had more work than they could cope with. Anniversaries sometimes had to be postponed until there was a group available! The musicians did not have to negotiate a fee; the guests would slip money into their pockets or under their hats. It was even a source of social pride to conspicuously present the musicians with a large sum.

The pictures are passed round. Small groups comment in low voices. Sometimes a photo, showing some almost forgotten union event or wedding, gives rise to general exclamations, and the event is relived through the various recollections of those present. And there are pictures of Samvel's days as director of the Arts Centre at Odzun (1979-1984). A Soviet element par excellence: an Arts Centre in every Armenian village, with the paradoxical aim of focusing attention on the national folk culture and institutionalising its folklore. And photos of funeral ceremonies, showing the musicians standing round the grave, lamenting with duduk and accordion (replacing the traditional lalikner, hired mourners). And of the quelekh, the final gathering after the funeral, with people drinking to the memory of the deceased.

Other photos pass. Many of them show Samvel and Jiora's friend, the Azerbaijani musician Rafik Farsaliev, who played with them for twenty years, until the tragic war with Azerbaijan in 1991. They drink a toast to him, their throats tight with emotion. The vodka makes things a little easier to accept. Gone are the golden days of the gusanner, Sayat Nova and the eighteenth century, when the Caucasus was cosmopolitan and songs were sung in the various languages of the region. These are not photographs of youth –Samvel is still young. It is not only the Soviet colours that have taken on a sepia charm. There is a gap of fifteen years. A gorge as deep as the Alaverdi valley separates the present from a Soviet period when everyone had a home, water, electricity at a reasonable price, and money to spend, and when people paid regular visits to Moscow, or went to the Black Sea for holidays, and musicians were able to make a living by their music.

The shoebox is put away.

August 2001 – The recordings

Samvel Davtian, voice and accordion. Jiora Garibian, duduk, clarinet.

Mher Davtian, dhol. Aram Maylian, dhol (tracks 3 & 10 & 15).

The recordings were made at Samvel's home at Odzun on 5, 6 and 16 August 2001, partly during the making of a documentary film ('Mer Haïrenik', directed by Antoine Chaudagne, 2001).

1. Im Hasakas (At my age)

Gevord Manassian is the author of this very popular song about the past.

At my age, long years lie behind me,
And every year has its tale to tell,
Every hair on my white head has its share of emotions;
No one can help growing old.
Since I was a child, I have come a long way:
School, studies, then above all falling madly in love...
I do not wish to bore you with my stories;

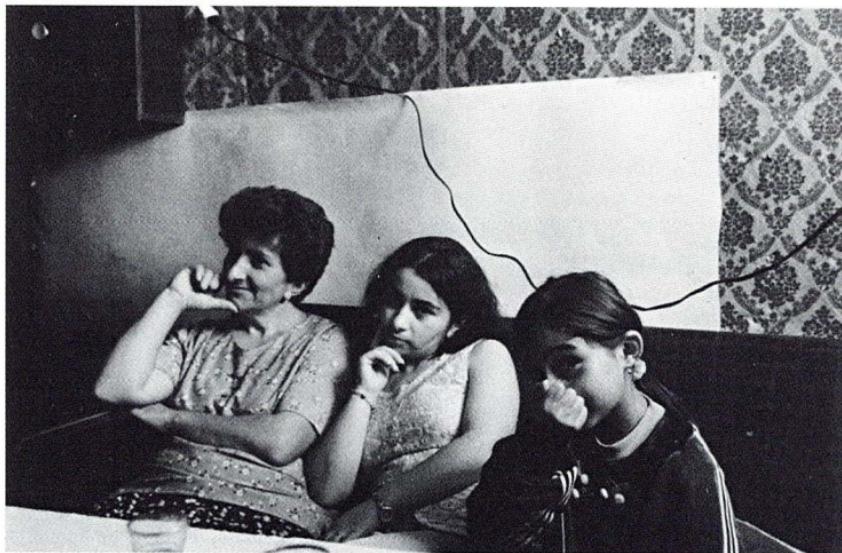
Do not make me remember my life, my youth, it will drive me
insane...
I am proud: I have done nothing wrong in my life;
I have lived, and my face is marked by wrinkles.
I regret only the things I have been unable to do.
My heart will never change; it has always been the same.

2. Ashkharhes Me Panjara Ye (The world is like a window)

In this song, the great gusan Sayat Nova (1712-1795) looks back with philosophy over his life and considers what the future holds. 'The world is like a window' has always been very popular and nowadays it is often sung at the traditional gatherings round a table.

The world is like a window, but I am weary of that window.
He who saw me today would be taken aback.
I am weary of being harmed by others;
The days of old were better than today,
And I am weary of the days that have passed.
We all change, no one remains the same,
And I am weary of music and songs.
Wealth has never been eternal,
It passes from hand to hand,
And life has always proved him right
Who attaches little importance to such things,

For as great men say, this world is transient,
No one can take his fortune with him to the other world.
I wish I could fly like a bird,
For I am weary, too, of all these places.
Sayat Nova says: My sorrow is immense,
There is no more glory,
All I have left is my unhappiness, greater each day.
I weep as a nightingale sings.
Surrounded by thorns, my rose cannot bloom.
But I am weary, too, of roses.



3. Improvisation on the clarinet

A wedding dance.

4. Lousnyak guicher zov guicher (The cool of the night) - Bardinere Khchechatsin (The rustling oaks) - Namak Namak (A letter, a letter)

These three songs are often sung as a group and the rhythmic progression is guaranteed to make the guests want to get up and dance. The first piece was probably written in Georgia by a member of the Armenian minority living there. It is an urban love song: late one evening a young man's thoughts turn to the girl he is to marry. Bardinere Khchechatsin, a sort of 'Armenian tango', was composed to words by Gegham Sarian (1902-1976), an Armenian living in Iran. The last piece is a rabiz by an anonymous composer. In this lively song in 6/8, a young man hopes he will receive a letter from the girl he loves.

5. Improvisation on the duduk

6. Dardzel em mut guicherva pes (I am like the dark night)

This sad romance by Nicol Galanterian (1881-1944) is widely known in Armenia. It is now generally sung at funerals.

7. Joke, unaccompanied

This piece makes fun of a man, who went abroad a father of one and discovers on his return that his wife is looking after 10 children. Jokes are very popular and often accompany gatherings.

8. Arsanik Arsanik (Marriage, Marriage)

This wedding song was written by Alexey Ekimian (1928-1984), a police inspector in Moscow, who also composed popular songs. The words by Garik Banelurian give advice to newly-weds on how to achieve a close and happy family.

9. Improvisation on the duduk

10. Wedding dance played on the duduk

11. Anenker (Without a friend)

This song, composed by Artem Mejidian (1913-1998) to a poem by Hovhannes Shiraz (1914-1984) is about the importance in life of friendship.

Without a friend, the world is absurd. Who can I tell of my sorrows, without a friend?

12. Sarer, kaghatchern (Mountains, I beg you)

The words and music of this funeral song were written by Gussan Sheram (1857-1938). It tells the tragic tale of a man who appeals to the mountains of Armenia for his beloved to be returned to him. This melody is often played towards the end of feasts and wedding celebrations.

13. Improvisation on the duduk

14. Tamada

A rabiz sung in honour of the tamada, the leader of the table gathering, who proposes toasts, serves the vodka, keeps the discussions going and gives a certain rhythm to the meal.

15. Im Hasakas – Bardinere Khchechatsin – Namak Namak

The second version of these three songs (see tracks 1 and 4) was recorded at another celebration at Samvel's home.

'Genats!' to Samvel, Jiora, Mher, Aram, and their families.

Antoine Chaudagne and Stéphanie Boyer

Translation: Mary Pardoe

Photographs: Nicolas Berger - Antoine Chaudagne - Samvel Davtian's private collection

